

## Préface

Un livre sur les Bretonnes dans la Révolution française? Mais ne sait-on pas déjà que, « fanatiques » attachées à la religion et sous la coupe des prêtres, elles furent massivement opposées à la Révolution et à tout changement? Dans l'ombre de leurs curés ou de leurs maris, elles n'auraient pas eu d'engagement politique, mais auraient subi les événements, victimes, selon le type d'historiographie, des révolutionnaires ou, plus exceptionnellement, des chouans. La messe est dite, l'image est figée. Reprise inlassablement, elle pèse d'un tel poids dans le récit médiatique et même, dans une moindre mesure, historique, que personne n'a songé à interroger cette « évidence » mille fois répétée.

Pourtant, interroger « l'évidence » est le travail de l'historien. Et c'est ce que fait Solenn Mabo dans ce livre, qui, en un récit foisonnant aux multiples aspects, présente une ou plutôt des images bien plus contrastées des Bretonnes dans la Révolution.

Pour cela, elle s'est livrée à un intense travail de recherche dans les archives et a rassemblé une documentation impressionnante par son ampleur et sa diversité. S'il est rare que les archives ne conservent pas quelques traces, mêmes furtives, de la présence des femmes dans l'histoire, les retrouver n'est cependant pas chose aisée – surtout quand elles ne sont pas immédiatement visibles – et nécessite de lire d'innombrables documents, dispersés dans des fonds très variés. Faute de place, la liste des sources a été ici résumée en fin de livre, et ne rend donc que bien faiblement compte de cette patiente traque dans des archives inédites ou relues avec une nouvelle grille de lecture, qu'il s'agisse des minutes de procès, des papiers des clubs et des comités de surveillance, des correspondances administratives et privées, des pétitions, de la presse, des brochures, des mémoires, etc.

De cette plongée dans les archives, il ressort que, en Bretagne comme ailleurs, dans les villes et les campagnes, l'épisode révolutionnaire ne fut pas qu'une affaire d'hommes. De Marie Collin, jeune paysanne héroïsée par les républicains pour avoir défendu son village contre une attaque de chouans, à Marie-Jeanne Pignorel, dite « la Q carré », domestique lingère qui, fervente royaliste, arbore la cocarde blanche, vomit le tutoiement

républicain et accomplit plusieurs missions pour le chef chouan Boishardy, le livre dresse les portraits de femmes actives dans les événements. Des Amazones de Pontrioux aux chouannes, des « sœurs des tribunes » qui fréquentent les clubs aux « bandes de sœurs » qui protègent réfractaires et rebelles, il met au jour les différentes formes d'engagement, révolutionnaire et contre-révolutionnaire, individuel et collectif, régulier ou circonstanciel, de celles jusqu'alors oubliées dans l'historiographie.

Mais comment tenir ensemble, dans le même livre, des cas aussi différents, sans courir le risque de niveler, sous une commune appartenance au groupe « femmes », des choix politiques opposés et d'inégale intensité? La notion d'engagement sert alors de fil conducteur, un engagement inscrit dans le terreau du quotidien : les analyses croisent toujours les différents facteurs d'appartenance (le genre, le statut social ou familial, la ville ou la campagne), et soulignent la pluralité et l'imbrication des éléments explicatifs. Plusieurs questionnements structurent le livre. Celui sur l'articulation entre engagement politique, normes sociales et émancipation : être actrice de la Contre-Révolution peut-il par exemple produire une forme d'émancipation de genre? Celui sur les possibilités d'interventions et sur les voies – parfois inattendues! – empruntées par les processus de politisation féminine dans une société inégalitaire. Celui sur la tension entre inclusion et exclusion des femmes, ouverture et fermeture du nouvel espace politique. L'examen de ces questions s'accompagne de réflexions poussées sur la construction des sources qui fondent le travail historique et, partant, sur les ressorts de la visibilité ou de l'occultation des actions féminines par les contemporains et dans les archives : cette démarche constitue une réflexion neuve et un des axes forts du livre.

Une de ses autres originalités est l'attention portée, dans la grille d'analyse, aux spécificités du contexte breton. « Les Bretonnes, des Françaises comme les autres? » : la question, posée au début de livre à propos de l'Ancien Régime, ponctue tous les chapitres. Femmes, elles sont, comme partout en France, placées dans une position seconde qui leur procure moins d'opportunités d'action qu'aux hommes. S'engager par les marges, se faufiler dans les brèches qui leur permettent de participer et de s'affirmer citoyennes, par des gestes (serment, dons, etc.) qui pourraient sembler « modestes » au regard des critères de politisation masculine, n'a rien d'une particularité bretonne. Les Bretonnes ne nous paraissent pas de ce point de vue tellement plus « timorées » que la majorité des Françaises – qui ne furent qu'une poignée à demander leurs droits. En revanche, dans une Bretagne pas vraiment caractérisée par sa radicalité révolutionnaire, on ne trouve guère dans les archives de militantes révolutionnaires affirmées. Mais, dans un environnement hostile, des attitudes ailleurs assez anodines prennent un autre relief : assister à la messe du curé constitutionnel ou aux fêtes civiques, se dire « démocrate » ou « de la nation », ou même tout

simplement obéir à la loi républicaine, revient à s'exposer publiquement – ce qui n'est pas sans danger. Et une des forces du livre est de remettre à leur place et donner sens politique à ces gestes qui, sans relever d'un militantisme affiché, disent aussi l'engagement.

Après un aperçu des années 1788-1789, on entre dans le livre avec celles que l'on n'aurait pas attendues tant elles ont été jusqu'ici ignorées par l'historiographie : « les citoyennes », un mot au caractère nettement partisan dans cette région troublée, et qui désigne les Bretonnes mobilisées pour la Révolution. Faute de sources policières ou de dossiers d'arrestation sur elles (comme par exemple à Paris), c'est dans les tribunes des clubs qu'on peut les rencontrer. La minutieuse enquête menée dans les registres des clubs invite à réfléchir à la pertinence de nos catégories trop tranchées pour qualifier des réalités qui s'avèrent dans les faits beaucoup plus floues et mouvantes, en Bretagne... et ailleurs. Il n'y a pas de clubs de femmes en Bretagne, mais en 1790-1792 quelques « sociétés de bienfaisance » de « dames patriotes » qui, sous la tutelle d'autorités masculines, peuvent parfois intervenir sur la scène publique et être qualifiées de clubs par des contemporains. Or, partout en France, la dimension philanthropique caractérise les sociétés féminines des années 1790-1791, tout comme leurs rapports étroits, voire subordonnés, avec les dirigeants de leur ville; plusieurs « clubs de femmes » répertoriés en France sont en fait, à proprement parler, des sociétés de bienfaisance – bien que ses revendications aient été autrement plus ambitieuses, c'est une Société patriotique et de bienfaisance que crée Etta Palm d'Aelders à Paris en 1791. Car, accepter et même revendiquer des rôles traditionnels est aussi une garantie permettant à des femmes de s'assembler, de s'intéresser à la vie politique, de faire un apprentissage citoyen sans encourir l'opprobre public. Cependant, à la différence de ce qui se passe souvent ailleurs où ces organisations féminines gagnent en autonomie et se radicalisent à partir de 1792, les sociétés bretonnes n'évoluent pas en véritables clubs et disparaissent même des archives en 1792-1793 – malgré le mystérieux et éphémère « Comité des républicaines » de Saint-Malo que le livre sort de l'oubli. Pas de société mixte clairement identifiée non plus en Bretagne, mais des « espaces de mixité » dans une vingtaine de clubs masculins, qui pratiquent des « affiliations » à géométrie variable pour « les dames des galeries », les habituées, auxquelles ils réservent une place particulière – et on comprend mieux, à la lecture de ces analyses fines sur le cas breton, pourquoi des Parisiennes pouvaient se dire « affiliées » au club, masculin, des Cordeliers.

L'étude des gestes et des paroles relevés dans et à l'extérieur des clubs révèle tout l'intérêt heuristique d'une méthode qui saisit les acteurs, en l'occurrence ici les actrices, « à ras de terre », qui ne dédaigne pas les phénomènes « de basse intensité », les signaux faibles – les « fragments de discours subalternes » chers à James Scott. Pris séparément ils pourraient paraître

individuels et anecdotiques ; rassemblés comme ici, ils prennent sens et brouillent quelque peu des visions par trop rigides. Les assurances taillées à la hache s'en trouvent quelquefois malmenées : oui, l'on peut être dévote et patriote, assister indifféremment aux cultes constitutionnel ou réfractaire, prier Dieu dans des cantiques en breton pour le salut et la victoire de la République, ou encore fréquenter la société populaire en l'an II et signer une pétition religieuse en l'an III. L'enquête donne ainsi accès à la politique et à la construction de la citoyenneté hors de l'espace des clubs. Elle fait sortir de l'ombre les silhouettes fugitives et laisse entendre les paroles fugaces de celles (et ceux) « qui ne sont rien » aux yeux des puissants. « Citoyenne pour la vie », « démocrate » injuriée par ses voisins, ouvrières du port ou de l'arsenal de Lorient qui font des dons pour la République : elles, dont on ne sait quasi rien, forment le soubassement populaire de la Révolution, rarement visible, qui a cependant permis à la République de tenir face aux nombreux assauts.

Les résistances à la Révolution nous introduisent ensuite sur un terrain *a priori* mieux connu. Pourtant sur ce sujet aussi le livre pose un regard neuf et décapant et propose une approche renouvelée. Reposant sur des stéréotypes de genre, les discours des autorités révolutionnaires ont contribué à forger et diffuser l'image de la « fanatique contre-révolutionnaire », en assimilant systématiquement et indistinctement les oppositions religieuses au « sexe faible » : « femmes imbéciles et séduites », « calotino-crates femelles » éloignées des lumières de la raison, elles se laisseraient plus facilement bernier par la propagande des réfractaires. Mais la pesée précise des troubles religieux ou des recels de prêtres dessine un paysage plus nuancé. Si, en ville, la part des femmes (notamment des femmes « seules », plus visibles dans les archives) est effectivement prépondérante – ce qui a pu biaiser le regard des autorités puis des historiens –, il en va autrement dans les campagnes où domine la mixité dans la défense de la religion traditionnelle – voire une sur-représentation masculine dans les émeutes.

À l'inverse des résistances religieuses, la chouannerie, rébellion armée, a été le plus souvent envisagée au masculin par les historiens. Elle représente pourtant aussi un lieu d'implication possible pour des femmes. Malgré quelques exemples, les combattantes y sont certes très rares, mais cette guérilla repose sur une base féminine non négligeable – bien que jusqu'ici négligée – et essentielle à sa survie, formée par ces « ménagères de la chouannerie » dont les maisons abritent insurgés ou dépôts d'armes, ces « factrices des brigands » qui transportent leurs lettres et munitions ou les guident « sur la grève et les chemins ». Tout en offrant de beaux portraits, individuels ou familiaux, de chouannes, Solenn Mabo questionne les conditions, les formes, les sens de ces engagements féminins contre-révolutionnaires. Alors que l'on a parfois tendance à les mettre au seul compte de la foi ou des fonctions familiales traditionnelles, elle en rétablit la dimen-

sion politique et la part d'autonomie – si les liens familiaux jouent dans les options politiques, les Bretonnes contre-révolutionnaires, pas plus que les révolutionnaires, ne se contentent de suivre les opinions de leur mari. L'importance de la clandestinité est justement mise en valeur. Comme dans d'autres épisodes historiques, antérieurs ou postérieurs, les impératifs liés à des situations de clandestinité conduisent à reconfigurer les priorités et les pratiques habituelles, et ouvrent ainsi de nouveaux espaces de participation ; sans pour autant bouleverser les hiérarchies genrées, la clandestinité peut rendre moins strict le partage des rôles et donner pour un temps une forme de pouvoir social et de reconnaissance à des femmes.

Remarquablement documenté et argumenté, ce livre corrige donc plusieurs idées reçues. Il apporte des réponses, toujours prudentes et mesurées, aux questions portant sur l'inclusion ou l'exclusion des femmes des dynamiques révolutionnaires, sur leurs capacités d'action et le sens de leurs interventions.

Depuis maintenant plusieurs décennies, depuis que l'historiographie a pris acte que les sociétés du passé étaient composées d'hommes et de femmes et que cette donnée, longtemps occultée, devait se retrouver dans le récit historique, des historiennes et des historiens ont tenté de rendre leur place dans la Révolution française aux femmes et aux rapports de genre, afin de proposer une vision moins bancale et plus juste de cet épisode majeur de l'histoire. Solenn Mabo s'inscrit dans cette filiation. Mais son livre ne se limite pas à remplir un blanc sur la carte des « femmes pendant la Révolution » (ce qui n'est déjà pas rien !), il le fait en mobilisant les outils et les questionnements d'aujourd'hui. Il démontre, s'il en était encore besoin, que prendre en compte la dimension genrée de l'histoire amène à revoir nombre de présupposés, notamment en mettant la lumière sur les marges des structures politiques – ce qui concerne aussi bien des hommes. Plutôt qu'une autre histoire de la Révolution, c'est une histoire plus complète, et donc plus complexe, qui s'écrit ainsi. Ce livre devrait donc passionner toutes celles et ceux qu'intéressent l'histoire de la Révolution, ou l'histoire de la Bretagne, ou l'histoire des femmes et du genre, ou encore l'histoire religieuse et celle des politisations populaires.... Bref, l'Histoire tout court.

Dominique GODINEAU